De la singularité des parcours professionnels

Re transcription de l'interview vidéo **Benoît-Marie Moriceau, artiste**, Campbon, Rennes

Interview réalisée dans le cadre des ressources gratuites

artistforever, 40mcube

Copyright : 36secondes, 2024

Sommaire

De la singularité des parcours professionnels.....1
Quelles sont les origines de ton parcours ?1
Quelles missions as-tu réalisées en tant que régisseur ?2
À l'issu de ta formation, tu as développé une activité associative, dans quel but ?2
De quelle manière as-tu développé ta pratique artistique ?2
Aujourd'hui, quel regard portes-tu sur ton parcours ?3

Je m'appelle Benoît-Marie Moriceau, je suis artiste plasticien.

Quelles sont les origines de ton parcours ?

Pour revenir un petit peu sur mon parcours artistique, j'ai été diplômé en 2003 de l'école des beaux-arts de Quimper. À cette époque, l'exercice du mémoire n'était pas encore implanté au sein des écoles, donc j'ai fait le choix de poursuivre par une année à l'université pour, on va dire, compléter une formation plus théorique. Ça a été l'opportunité à ce moment-là d'avoir une expérience plus professionnalisante en intégrant l'équipe d'une galerie pédagogique à l'Université Rennes 2, la galerie Art & Essai. À l'époque le directeur m'a fait confiance et m'a confié le développement du pôle Régie qui n'existait pas encore, donc ça a été pendant cette même année charnière, la possibilité de conjuguer à la fois un renforcement théorique et puis aussi une expérience de terrain, par le biais de la gestion logistique de la production d'expositions.

Quelles missions as-tu réalisées en tant que régisseur ?

Par exemple, travailler sur l'élaboration d'une fiche technique pour la mise en place d'une installation interactive pour l'artiste suisse Ugo Rondinone, obtenir des autorisations pour installer une radio pirate sur le toit de l'université pour le collectif activiste AAA Corp, ou encore travailler à l'installation d'une œuvre architecturale de l'artiste argentin Leandro Erlich avec le Master Métiers et arts de l'exposition.

À l'issu de ta formation, tu as développé une activité associative, dans quel but ?

La même année, j'ai entrepris de réunir de jeunes diplômés d'écoles d'art autour d'un statut associatif. L'idée était de pouvoir répondre à un besoin impérieux qui était celui de se fédérer et de créer une structure d'entraide à l'issue de l'école, à un moment où ces questions étaient assez peu abordées au sein des écoles. Fort heureusement, j'avais eu la chance d'assister à un cours intitulé *Professional Practice* lors d'un séjour de 6 mois dans le département sculpture de la Wimbledon College of Art.

L'objet de cette formation était d'aborder la question du début de carrière. Comment trouver un atelier ? Comment faire un portfolio ? Comment communiquer sur son travail et comment constituer un début de réseau ? Au départ, j'ai mis en place un système qui me permettait à la fois d'acquérir des compétences professionnelles et puis également de mettre en place une certaine économie financière, par le biais de la régie en tant que régisseur indépendant. J'étais un des premiers régisseurs freelances du Palais de Tokyo. J'ai eu la possibilité d'être au contact à la fois des lieux institutionnels, mais aussi des galeries privées, des artistes et des commissaires.

De quelle manière as-tu développé ta pratique artistique ?

J'ai développé ma pratique personnelle également en m'appuyant sur mon association.

C'est-à-dire comme structure relais et porteuse de projet. Et puis j'ai intégré mon premier réseau professionnel en 2004 qui était l'Afroa, l'Association Française des Régisseurs d'Œuvres d'Art. Peu à peu, j'aurais eu la possibilité en effet de créer une entreprise à part entière et de développer vraiment une activité centrée sur la régie. La question s'est posée. Des objectifs à remplir, en l'occurrence de gagner sa vie, mais en même temps de développer une pratique artistique à part entière. Tous ces choix s'opèrent progressivement, touche par touche et en l'occurrence, lorsque ma pratique a commencé à gagner en autonomie. J'ai eu une grosse année en 2010 où j'ai eu une invitation au Palais de Tokyo, au Musée d'Art Moderne, pour

Imaginez Maintenant avec le CAPC de Bordeaux, et la Biennale de Rennes. À ce moment-là, la pratique prend le dessus. Il y a une situation qui est là. Ça été aussi pour moi la chance de pouvoir faire construire un atelier. Mais sans pour autant laisser au second plan une dimension collaborative et professionnalisante puisqu'en fait, l'association que j'avais créée a tout simplement déménagé au sein de mon atelier. Puis on a pu poursuivre un programme d'expositions, de résidences et un sujet qui me tenait particulièrement à cœur, qui était la question de l'art dans l'espace public.

Aujourd'hui, quel regard portes-tu sur ton parcours ?

Pour revenir à ce parcours et les choix qui se sont opérés dans la construction d'une pratique personnelle, passée notamment par la régie, ça a été aussi un choix qui permettait de monter en compétence, d'être en contact permanent avec un réseau. C'est vrai que quand on a des interlocuteurs qui sont à la fois des artistes confirmés, des directeurs de structures ou des commissaires, c'est la possibilité d'avoir, d'une part, des échanges sur l'art et d'autre part, de mettre en place une méthodologie qui permette de gérer une production, d'aborder des questions très pragmatiques et logistiques en lien avec un budget et un calendrier, ce qui est à mon sens absolument essentiel quand on doit développer un projet personnel. Tous ces aspects, ces choix que j'ai pu faire, sont évidemment des choix qui m'appartiennent, mais qui ont pu constituer une base plus solide pour pouvoir me lancer, de façon plus autonome sur le parcours d'un travail artistique personnel.